

« A vous le thé, la laque et les tissus légers !
Venez l'un après l'autre !
A nous rien que de l'or ! Tout l'or des étrangers !
Nous garderons le nôtre !

« Mais ne laissons jamais le Barbare aux yeux bleus
Pénétrer dans nos villes,
Et brûlons sans pitié les comptoirs orgueilleux
De ces nations viles ! »

Et bien ! peuple ennemi du commerce fécond,
Au commerce mortel tes portes souffriront !
L'opium est entré dans tes mille provinces,
Partout, dans la pagode et le palais des princes ;
Tes juges aux yeux lourds, en leur vague torpeur,
Respirent l'enivrance et fatale vapeur,
Et le guerrier lui-même avec peine soulève
Ses membres énervés par les spasmes du rêve !

Ah ! détournons les yeux d'un spectacle pareil,
Arrachons l'Orient à ce lâche sommeil,
Poursuivons, malgré lui, notre grande entreprise,
Et ces portes qu'il veut nous fermer, — qu'on les brise !

III

LE SOLDAT.

Partez, puisqu'il le faut, pour ce monde inconnu,
Soldats français : le jour de l'épée est venu !

Soldats, la cause est bonne et juste la conquête ;
Avec cet étendard qui flotte à votre tête
L'esprit chrétien prend son essor ;
Vous êtes, aujourd'hui comme dans un autre âge,
L'honneur, le dévouement, la force, le courage...
Vous êtes la pensée encor !

Tu plus puissante armée, ô France, c'est ton âme !
Ce n'est pas seulement le soldat qu'on acclame
Et qui part les yeux pleins d'éclairs ;
C'est l'écrivain habile à raconter nos gloires,
Le poète qui met au front de tes victoires
Le diadème de ses vers ;

C'est le savant qui veille et qui cherche sans cesse ;
C'est le législateur qui plie avec sagesse
Tes forces à la même loi ;
C'est l'orateur par qui s'explique ton génie,
C'est le prince dont l'âme à ton âme est unie ;
Ton armée, ô France, c'est toi !

C'est toi qui de la Chine abaisais les barrières ;
C'est toi qui foudroyais l'armée aux huit bannières,
Ces hordes d'affreux combattants ;
C'est toi surtout, après cette victoire épique,
Qui cherchais dans Pékin le temple catholique
Profané depuis quarante ans !

O désolation de l'église déserte !
La porte était murée et la toiture ouverte,
Dans la nef s'enfonçait le vent,
La pluie avait souillé l'autel, rongé les marbres,
Et muets insulteurs, s'élevaient de grands arbres
Sur l'image du Dieu vivant !

Mais, ô miracle ! Un jour ces portes se rouvrirent,
De nos soldats émus les fronts se découvrirent
En pénétrant dans le saint lieu,
Et l'évêque, adorant la croix que l'on redresse,
Béni, parmi les cris et les chants d'allégresse,
La France qui lui rend son Dieu !

Vous avez, drapeaux de la France,
Sans vous reposer un seul jour,
Porté la crainte ou l'espérance
A tous les peuples tour à tour ;

Partout, dans ce siècle homérique,
Vos plus illustres ont flotté :
Sur le bécaneau de l'Amérique
Qui naissait pour la liberté,

Sur Milan, sur les Pyramides,
Sur les forêts de Witikind,
Sur le désert des rois numides,
Sur les plaines de Charles-Quint ;

Mais ces jours qu'on idéalise,
Notre temps n'en est plus jaloux...
Nous avons conquis cette église,
Et le Ciel est content de nous !

Ce n'est pas, ce n'est pas le deuil et l'esclavage
Que nous allons porter aux peuples éperdus :
France, tu rougis d'un triomphe sauvage,
Ton nouveau cri de guerre est *Bonheur aux vaincus !*

De vos bièmes tyrans, de leurs sanglants caprices
Nous vous délivrerons, peuples pres de périr,
Et nous délivrerons vos tyrans de leurs vices :
Ceux qui souffrent, d'abord, puis ceux qui font souffrir !

Ce que nous apportons, sombre et muette Asie,
C'est notre foi, chez toi ravivant son flambeau ;
L'esprit de liberté, la mâle poésie,
Nos sciences, un art plus puissant et plus beau,

La dignité par qui le faible se redresse,
La fermeté du cœur que la vertu défend ;
Ce que nous t'apportons, c'est l'esprit de tendresse,
Le respect de la femme et l'amour de l'enfant !

Regardez donc ! Dieu se dévoile ;
Il vous parle, écoutez sa voix ;
Debout, peuples ! Suivez l'étoile,
Comme vos Mages autrefois !
Hâtez-vous, tandis qu'elle brille !
Rentrez dans la grande famille,
Dieu vous rouvre tous les chemins ;
En marche, esclaves de la veille !
Et louez Dieu qui vous réveille
Et vous délivre par nos mains !

Vto HENRI DE BORNIER.

EDUCATION.

De la Calligraphie. (1)

X.

PAR QUEL MOYEN PEUT-ON : 1o RAMENER A LA CURSIVE UNE ÉCRITURE DÉGÉNÉRÉE EN COULÉE ; 2o ASSURER AUX ÉLÈVES UNE BONNE ÉCRITURE ; 3o CONSERVER A TOUS UNE EXPÉDITE SATISFAISANTE ?

RÉPONSE.

On ne peut corriger sûrement, en calligraphie, un défaut quelconque que par le défaut opposé, employé momentanément et avec discernement, c'est-à-dire seulement quand les conseils rôtiérés du maître et la copie de bons modèles, n'ont plus la puissance d'améliorer les mouvements de la main devenus irréguliers.

Le maître doit toujours, pour la correction de toute espèce de défauts, employer les moyens contraires à ceux qui ont entraîné l'élève dans la mauvaise habitude d'exécution ou dans le défaut de forme qu'il veut corriger.

(1) Voir notre livraison du mois de mars dernier.